MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 12 (1916), p. 35-42

Émile Vernier

Note à propos du livre de M. Flinders Petrie: Arts et métiers dans l'ancienne Égypte.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

NOTE

À PROPOS DU LIVRE DE M. FLINDERS PETRIE

«ARTS ET MÉTIERS DANS L'ANCIENNE ÉGYPTE»[1]

PAR

M. ÉMILE VERNIER.

M. Flinders Petrie a publié, en 1910, un manuel sur *Les Arts et les Métiers dans l'ancienne Égypte;* plus récemment, M. Jean Capart, chargé de cours à l'Université de Liége, conservateur des Antiquités égyptiennes des Musées Royaux du Cinquantenaire à Bruxelles, nous a donné la traduction française de ce livre[2].

M. Petrie est une personnalité trop considérable pour que ce qui émane de lui ne soit pas lu avec attention et c'est un devoir de signaler les passages qui appellent des observations. Les remarques qui suivent ont pour but d'apporter des rectifications sur quelques points de technique concernant la bijouterie et les émaux.

L'auteur procède peut-être un peu trop par affirmations absolues; il est vrai qu'un travail de vulgarisation comme celui-là ne permet guère de faire intervenir le doute scientifique, les lecteurs auxquels le livre s'adresse demandant à être renseignés d'une manière générale, et, de plus, l'exposé étant forcément très court, les réserves prudentes qu'appelleraient bien des points, pourraient être décourageantes pour eux; il y a là une question de mesure et c'est une grande difficulté de faire connaître l'essentiel de ces questions tout en prévenant les lecteurs de l'incertitude dans laquelle on se trouve pour la plupart d'entre elles; cela est bien évident et éloigne toute idée de critique pointilleuse; nous limiterons les observations suggérées par le manuel et nous n'examinerons que trois points.

[1] *The Arts and Crafts of ancient Egypt,* by W. M. Flinders Petrie. T. N. Foulis, London and Edimburg, 1910.

[2] Vroment et Cie, Bruxelles-Paris, 1912. Les références qui sont données dans cette note se rapportent à la version française.

BIFAO 12 (1916), p. 35-42 Émile Vernier
Note à propos du livre de M. Flinders Petrie: Arts et métiers dans l'ancienne Égypte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

LE VERRE, L'ÉMAIL.

Dans divers chapitres, la *Joaillerie,* la *Faïence,* le *Verre,* la *Céramique,* M. Petrie nous parle du verre, des pâtes de verre et de l'émail; ces expressions n'ont pas une signification rigoureuse, elles servent plutôt à désigner les apparences différentes de matières semblables, disons des substances coloriées et vitrifiées.

L'auteur décrit la fabrication, l'emploi de ces substances et il nous montre que l'usage qui en a été fait remonte aux plus hautes époques.

Les émaux étaient l'objet d'une fabrication importante, car ils étaient utilisés pour le décor de la poterie, des petites sculptures de terre cuite, etc.

Sur l'ancienneté nous voyons ces passages parmi beaucoup d'autres : « l'émaillage sur terre cuite a commencé à l'époque où apparurent les perles bleues et vertes dans la confection des colliers préhistoriques » (chapitre x, *La faïence,* p. 127) et, à la même page : « dès 5500 ans avant J.-C. on employait donc des motifs d'émail de deux couleurs ».

A propos de l'usage qui en était fait, nous trouvons au chapitre VIII, *Joaillerie,* p. 111 : « Jusqu'à la basse époque ramesside, on continua à faire usage de pierres pour les incrustations; le verre et les pâtes ne s'employèrent couramment qu'à partir de l'an 1000 avant J.-C. Antérieurement à l'époque Romaine on ne connaissait pas l'émail fondu sur métal », et enfin, chapitre XI, *Le verre,* p. 140 : *Il semble qu'il faille descendre jusqu'à 1600 ans avant J.-C. pour trouver trace d'une matière indépendante d'une base de pierre ou de terre cuite.*

C'est ici que je désirerais indiquer une lacune relativement à l'emploi de la pâte de verre :

Il est vrai, comme le dit plus haut M. Petrie, que les matières artificielles vitrifiables n'ont été employées en les fondant sur métal qu'à des époques très basses, mais il fut fait un autre emploi de ces matières; elles servirent aux plus anciens lapidaires qui les traitèrent comme des pierres naturelles, les lapidant et les calibrant.

Ayant constaté que les potiers, les artisans de toutes sortes, employaient des substances vitrifiables coloriées et qu'ils en préparaient nécessairement des provisions, il était permis de supposer que le jour où le lapidaire désirait une

BIFAO 12 (1916), p. 35-42 Émile Vernier
Note à propos du livre de M. Flinders Petrie: Arts et métiers dans l'ancienne Égypte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

couleur qui lui manquait dans les pierres naturelles, il usait de la ressource qui lui était offerte par les éléments préparés artificiellement. C'était d'autant plus probable que les Égyptiens n'avaient pas nos idées sur les pierres, leur joaillerie était faite d'éléments généralement opaques, ils ne possédaient presque pas de pierres translucides et ils n'en employaient pas du tout dans leurs cloisonnés.

On aurait eu raison de faire cette supposition car nous connaissons maintenant des monuments qui nous apportent la preuve que, dès la plus haute antiquité, les lapidaires se sont servis de matériaux artificiels. Je dois dire que je n'ai vu que de l'imitation de turquoise, cette pierre étant sans doute plus rare que la cornaline ou le lapis-lazuli auxquels elle est constamment associée; peut-être aussi le lapidaire a-t-il connu de bonne heure l'accident fréquent chez la turquoise, décomposition, perte de couleur, ce que l'on appelle « mourir » pour cette pierre. Enfin, je n'ai vraiment examiné attentivement que les documents se rapportant à la bijouterie et à la joaillerie.

Dans sa campagne de fouilles de 1900-1901 à Om-el-Gāb (Abydos), M. Petrie a trouvé dans le tombeau de la Reine de Zer plusieurs bracelets; ces bijoux, d'une époque très ancienne puisque M. Petrie estime que cette tombe date du commencement de la première dynastie (5400 avant J.-C.), sont des plus curieux, et l'un d'eux, celui aux faucons (planche 93 du livre), nous montre des plaques de métal alternant avec des plaques d'une matière ressemblant à de la turquoise et où j'ai pu constater l'emploi d'une matière artificielle vitrifiée.

J'ai signalé ma remarque dans l'étude sur la *Bijouterie*[1], publiée en 1907, et en même temps dans le *Catalogue du Musée*[2], à propos des pectoraux d'Ousertesen II (n° 52001), d'Ousertesen III (n° 52002), d'Amenemhât III (n° 52003), d'Amosis, etc., où j'ai retrouvé les mêmes faits et enfin et surtout au sujet du bracelet cité plus haut qui appartient au Musée (n° 52008).

En toute justice, c'est donc M. Petrie qui aurait dû avoir la primeur de cette observation.

[1] *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*, t. II des *Mémoires publiés par les membres de l'Inst. franç. d'archéol. orient. du Caire*, p. 26, § V.

[2] *Catalogue général des Antiquités égyptiennes du Musée du Caire, Bijoux et Orfèvreries*, premier fascicule.

BIFAO 12 (1916), p. 35-42 Émile Vernier
Note à propos du livre de M. Flinders Petrie: Arts et métiers dans l'ancienne Égypte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

En résumé, s'il est évident que l'emploi des émaux, verres, pâtes de verre, a été surtout fréquent pour la céramique qui répondait aux besoins de toute nature du peuple égyptien, il n'est pas sans intérêt de montrer également l'intervention de ces matières dans le métier du lapidaire. L'usage que je signale ici ne paraît être qu'une suppléance pour le cas de la turquoise, mais peut-être trouverons-nous d'autres cas où l'emploi des matériaux artificiels sera un enrichissement de la palette du joaillier.

LES VASES DE MENDÈS.

Quand, en 1871, M. Émile Brugsch, aujourd'hui Brugsch pacha, eut la joie de trouver à Tell-Tmaï, sur les ruines de Mendès, des objets fort beaux et d'une conservation inconnue pour les œuvres d'argent, il ne se doutait pas que ces objets soulèveraient des discussions techniques. Ces coupes, ces vases, paraissent exécutés de la manière la plus simple et la plus compréhensible, leur fabrication est pourtant curieuse et même surprenante à certains égards.

M. Petrie signale ces œuvres au chapitre VIII, *Joaillerie,* p. 113 : « Les vases de Mendès (fig. 108) sont les meilleurs spécimens du travail d'argenterie; ils sont faits entièrement au marteau. On ne s'est servi, pour leur donner une forme, ni de moule, ni de matrices, et cependant la surface est si bien finie qu'on ne remarque aucune trace de martelage ou de polissage. . . . . ». « Tous les détails ont été marqués au burin; la dépression autour de la rosette centrale, le creux des pétales et les contours de ceux-ci. *Il n'y a aucune trace de repoussage*. . . . . ».

L'impression de M. Petrie se comprend à la condition que l'examen ait porté sur *les objets en vitrine.* Cet examen peut entraîner aux conclusions les plus contradictoires, et moi-même j'ai cru être en présence d'objets exécutés de la façon normale, entièrement au repoussé, c'est-à-dire exactement le contraire de ce que pensait M. Petrie.

Il faut en prendre notre parti, nous avons tous deux notre part d'erreur; par une bizarrerie que je n'ai pas encore comprise, l'exécution de ces vases nous montre l'emploi de moyens variés et inattendus.

L'une des pièces, la plus importante, que l'on voit, fig. 108, à la gauche

BIFAO 12 (1916), p. 35-42 Émile Vernier
Note à propos du livre de M. Flinders Petrie: Arts et métiers dans l'ancienne Égypte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

du lecteur, est bien exécutée comme je l'avais prévu; le métal employé est d'une épaisseur sensiblement égale, la forme a été obtenue au marteau. Quant au décor, les feuilles lancéolées et les fruits (que nous nommerons olives, bien qu'un de leurs bouts soit pointu), tout est exécuté *au repoussé,* c'est-à-dire que les reliefs ont été obtenus en *repoussant* le métal par l'intérieur de la pièce et en terminant le travail extérieurement, comme de coutume. C'est le procédé le plus simple et le plus logique, celui auquel j'ai cru d'abord pour toutes les pièces.

Par suite de quelles circonstances les autres objets sont-ils exécutés de façon différente? Je l'ignore et je ne soupçonne pas la cause.

Voici quelques détails : l'épaisseur du métal est variable dans les différentes parties : panses, collets, bords, ce qui implique l'emploi de plaques différentes et la construction en plusieurs morceaux.

Bien que variables, ces épaisseurs sont toujours trop importantes pour permettre d'obtenir des reliefs en repoussant le métal. Le travail de décor est celui-ci : pour les parties presque sans relief, comme le feuillage, on a gravé, coupé, gratté le métal dans son épaisseur; M. Petrie a bien vu ici. Quant aux olives, dont le relief est très important, elles sont creuses et ont été faites à part, embouties dans des matrices, puis rapportées et soudées une à une. Il ne peut y avoir de doute : chaque godron est percé du petit trou indispensable quand on soude une pièce creuse et fermée, pour que l'air, dilaté par la chaleur, trouve une issue et ne fasse pas éclater l'objet.

Quand j'ai eu pour la première fois ces pièces en main, j'ai d'abord reconnu que la plus importante était exécutée au repoussé ainsi que je l'ai dit; puis, quand j'ai examiné les autres, mon attention a été attirée par le poids inattendu. Voyant ensuite l'intérieur de ces pièces parfaitement uni j'ai cru un moment qu'elles étaient doublées, mais comme aussitôt je constatais la présence des petits trous aux olives, je compris qu'il s'agissait d'œuvres exécutées avec des plaques de métal d'une épaisseur considérable, comme si le but de l'orfèvre avait été de faire surtout des pièces très pesantes.

La sécheresse du travail trouvait son explication, car l'exécution d'un décor gravé, taillé dans la matière, n'a jamais le gras ni la souplesse de travail du repoussé. Cette sécheresse avait bien attiré déjà mon attention; je retrouve, dans des notes antérieures de plusieurs années à l'examen dont je parle, la

BIFAO 12 (1916), p. 35-42 Émile Vernier
Note à propos du livre de M. Flinders Petrie: Arts et métiers dans l'ancienne Égypte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

trace de mon étonnement et la remarque que ce travail ressemblait plutôt à de la gravure qu'à du repoussé, mais je fus sans doute influencé d'abord par la grande pièce et puis par le sentiment naturel qui est de croire à l'emploi du procédé le plus simple et le plus normal.

Une fois de plus j'ai la preuve qu'il faut être extrêmement réservé dans les appréciations de ce genre tant que l'on n'a pas lès éléments de contrôle suffisants; qu'il est préférable de s'abstenir plutôt que d'examiner les objets en vitrine et sans les avoir en main, en somme, que l'on n'est jamais trop attentif et même méfiant.

Ces œuvres, par leur beauté, la perfection et la variété de leur exécution, mériteraient une étude précise et détaillée que je me suis promis de faire un jour.

Pour conclure, après ces observations et ces aveux, notons néanmoins que la coupe la plus importante de ce trésor est *exécutée complètement au repoussé*, et que les olives qui décorent les autres pièces ont été embouties dans des matrices.

La rectification de l'indication de M. Petrie est donc justifiée.

L'ÉTIRAGE DES FILS.

Au chapitre VIII, *Joaillerie*, p. 106-107, à l'occasion de l'étude de la couronne princière que l'on voit fig. 100, M. Petrie s'exprime ainsi : « La couronne de fleurettes citée plus haut avait exigé une grande quantité de fil d'or, celui-ci était obtenu en coupant une bande en fins morceaux qui étaient ensuite soudés bout à bout de manière à obtenir un fil d'une longueur donnée. C'est ce procédé que suivirent les Juifs plus tard : « ils battirent de l'or en minces plaques qu'ils coupèrent en fils » (Ex. XXXIX, 3). *On ne trouve de fils étirés dans aucun travail ancien* ».

Je ne saurais exprimer quelle fut ma surprise en lisant ces lignes : je ne peux comprendre comment une pareille erreur a pu être commise par M. Petrie. Son affirmation ne concorde aucunement avec la réalité des faits, le texte invoqué n'a lui-même aucun rapport avec la question; voyons-le : « Or, on étendit des lames d'or, et on les coupa par filets pour les brocher avec l'Hyacinthe, avec l'écarlate, avec le cramoisi et avec le fin lin, d'ouvrage de broderie ».

BIFAO 12 (1916), p. 35-42 Émile Vernier
Note à propos du livre de M. Flinders Petrie: Arts et métiers dans l'ancienne Égypte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Nous assistons à la préparation du tissage d'une de ces étoffes où l'on introduit l'or ou l'argent par petites bandes, *par lames,* et qui, de ce fait, ont reçu et gardé le nom d'étoffes lamées.

Le tisseur a ses raisons pour se servir du métal en lames, car en fil fin on ne le verrait guère dans le tissu, de gros fils auraient trop d'épaisseur et pas de docilité; c'est donc en bandes minces et plates qu'il est logique d'employer le métal pour obtenir le meilleur effet au double point de vue de la fabrication et du résultat décoratif.

Ce texte ne s'applique donc, dans aucune mesure, à la question qui nous occupe, et quand même il pourrait s'y rapporter, quelle importance cela pourrait-il avoir en présence des faits? Peut-il les supprimer? Nous avons sous les yeux des quantités énormes de fils étirés; que veux-t-on de plus? Si demain on nous apportait un texte disant que les Égyptiens n'ont jamais construit, qu'ils n'ont pas fait de sculpture, dirions-nous que ce qui est sous nos yeux n'est qu'illusions? Ce serait pourtant la même chose.

Non seulement les Égyptiens se servaient de filières pour étirer du fil, mais ils en avaient de plus grosses pour y passer les chaînes une fois les enmaillements faits, et régulariser le travail; ils en employaient dans bien d'autres cas. J'ai émis l'hypothèse qu'ils faisaient des outils de formes spéciales pour tirer des bandes moulurées[1] et si j'ai présenté la chose sous une forme dubitative, c'est par une excessive prudence, car, pour moi, depuis qu'il m'est passé tant d'objets par les mains, ma conviction est faite.

Et comment admettre que l'idée leur serait venue de construire des bijoux qui exigeaient une si grande quantité de fils, s'ils n'avaient eu, tout d'abord, le moyen de se procurer les éléments de leur travail?

Il est étonnant que ce soit à l'occasion de la couronne de Dahchour que l'affirmation ait été produite; le fil employé là est bien concluant cependant, et les chaînes par centaines et tant d'autres objets affirment hautement que les Égyptiens tréfilaient fort habilement. Il n'y a rien d'étonnant à cela, c'est même parmi les choses qui doivent le moins nous surprendre; tout bien considéré, c'est une invention enfantine et tout ce que nous voyons à côté a demandé plus d'efforts et plus d'ingéniosité.

[1] *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*, p. 58 et seq., *Le tréfilage.*

BIFAO 12 (1916), p. 35-42 Émile Vernier
Note à propos du livre de M. Flinders Petrie: Arts et métiers dans l'ancienne Égypte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Il est infiniment probable que leurs filières étaient de pierre, et si nous n'en possédons pas encore, c'est que ces outils doivent passer facilement inaperçus, n'étant en somme que des cailloux percés dont un peu de sable masque facilement la destination et en fait des pierres sans intérêt apparent.

Dirons-nous maintenant qu'il n'y a pas d'exemples de l'emploi de l'or en minces bandes? Nullement. J'ai moi-même cité l'exemple d'un poignard de silex dont deux feuilles d'or, qui forment la poignée, sont *cousues* avec de minces rubans d'or[1]; ce cas n'est pas isolé et il n'est pas impossible qu'à de certains moments les artisans aient manqué de fils, mais de l'examen attentif il semble bien résulter que le choix de l'or en bandes était fait pour les cas où l'assemblage demandait l'emploi d'un procédé qui déchirait moins et recouvrait plus.

Il est donc certain et évident que les Égyptiens ont employé le fil étiré à des époques très anciennes.

É. Vernier.

[1] *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*, p. 67, fig. 39 et pl. VI, n° 1.

BIFAO 12 (1916), p. 35-42 Émile Vernier
Note à propos du livre de M. Flinders Petrie: Arts et métiers dans l'ancienne Égypte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net